HAL
open science

Benveniste entre les lignes. Contribution à l'étude de l'imaginaire linguistique des linguistes

Giuseppe D'ottavi, Raphaëlle Hérout

To cite this version:

Giuseppe D'ottavi, Raphaëlle Hérout. Benveniste entre les lignes. Contribution à l'étude de l'imaginaire linguistique des linguistes. SHS Web of Conferences, 2018, 6e Congrès Mondial de Linguistique Française Université de Mons, Belgique, 9-13 juillet 2018. [CMLF 2018], 46, article n°04004, [15 p.]. 10.1051/shsconf/20184604004 . hal-01915031

HAL Id: hal-01915031

https://normandie-univ.hal.science/hal-01915031v1

Submitted on 7 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SHS Web of Conferences **46**, 04004 (2018) https://doi.org/10.1051/shsconf/20184604004
Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2018

Benveniste entre les lignes. Contribution à l'étude de l'imaginaire linguistique des linguistes.

Giuseppe D'Ottavi[1], et *Raphaëlle* Hérout[2]

[1] ITEM (UMR 8132 ENS/CNRS), Équipe Linguistique, 45 rue d'Ulm, 75005 Paris, France
[2] LASLAR, Université de Caen Normandie, Maison de la recherche en Sciences Humaines, Esplanade de la paix, 14032 Caen, France
giuseppe.dottavi@ens.fr

Résumé. Les travaux d'Émile Benveniste développent différents pans théoriques qui, outre leur degré de technicité, donnent à lire une vision du corps imaginaire de la langue que l'on a traditionnellement laissée de côté. Or, ce rapport à l'imaginaire de la langue nous semble pertinent à interroger dans une démarche épistémologique en ce qu'il est révélateur de la circulation des idées et des sources qui nourrissent la conscience de la langue. Nous proposons une relecture des travaux de Benveniste rendant compte, après les travaux de J.-Cl. Milner et F. Provenzano sur l'imaginaire politique à l'œuvre chez Benveniste, de la façon dont un certain imaginaire littéraire et politique traverse ces textes et se manifeste « dans et par » ses écrits linguistiques. Plus particulièrement, ce sont les figures d'Artaud et de Sartre qui nous permettront d'élucider une part de l'imaginaire linguistique en jeu dans l'œuvre de Benveniste.

Abstract. Émile Benveniste's works develop different theoretical areas letting emerge, beyond their degree of technicality, an imaginary of language. Such specific body of knowledge and attitudes has been traditionally left aside by studies in the epistemology of linguistics. However, as a research device, it allows us to investigate the language of linguistics in that it is revealing of the circulation of ideas and sources nourishing the conscience of language, even for the professional linguist at work. In the wake of J.-Cl. Milner's and F. Provenzano's contributions about Benveniste's political imaginary, the following article proposes a tentative reading of his texts by questioning if and how a certain literary and political imagery traverses his scientific production, manifesting itself inside and through his writings. Notably, the listening to echoes of A. Artaud and of J.-P. Sartre eventually found in some texts will help highlighting a part of the linguistic imaginary at play in the work of Benveniste.

En sondant les systèmes de la langue, les théories linguistiques véhiculent des représentations qui contribuent à la constitution des savoirs linguistiques. C'est-à-dire que la linguistique, même érigée en science, avec des critères de scientificité et des protocoles d'analyse, est, selon les termes de François Rastier, un observatoire de la langue.[1] C'est

© The Authors, published by EDP Sciences. This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License 4.0 (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

cette notion d'observatoire que nous souhaitons interroger ; nous partons du postulat que le discours linguistique est enraciné dans une pratique et dans un imaginaire de la langue dont il est possible, parfois, de retracer les contours et que cela pourrait participer de la compréhension et de la mise en perspective des théories linguistiques. En cela nous souscrivons aux propos de François Provenzano, pour qui « le discours de la linguistique, comme d'ailleurs celui des autres disciplines scientifiques, est traversé par un *imaginaire* qui se lit dans les *mots* des linguistes » (2014). Aussi souhaitons-nous, pour cet article, nous pencher sur les mots d'Émile Benveniste, et élucider l'imaginaire linguistique qui en émane, en considérant qu'il donne à lire, lui aussi, une représentation de « l'homme dans la langue ».

1 Les linguistes peuvent-ils échapper à leur imaginaire linguistique ?

Lorsqu'elle a formalisé le concept d'imaginaire linguistique, Anne-Marie Houdebine s'attachait à l'étude de la représentation d'une langue par ses locuteurs selon des critères linguistiques, et plus précisément, *via* le discours des sujets parlants sur les usages de la langue – ces discours étant porteurs de jugements positifs ou négatifs, rarement neutres.[2] L'analyse de ces discours avait pour but de démontrer que ces représentations, par un jeu de rétroaction, constituent un facteur d'évolution de la langue, qui peut être appréhendé dans une étude linguistique et sociolinguistique.

Si la question se pose pour les locuteurs, il nous semble qu'elle se pose également lorsque ce locuteur est lui-même linguiste. Y aurait-il un imaginaire linguistique du linguiste qui agirait non plus sur la langue, mais sur la théorie qui rend compte de ce qu'est la langue ? Tout acte théorique serait-il informé par un imaginaire structurant ? Ou, pour renverser les termes de l'interrogation, peut-on imaginer une théorie qui ne soit pas le fruit d'un imaginaire *princeps* ? La question est large, et dépasse le cadre de notre étude. Cependant, c'est celle qui nous guidera pour envisager la production linguistique de Benveniste ; il ne s'agit en cela ni, évidemment, de mettre en doute les critères de scientificité, ni de mettre à distance le caractère technique de ses recherches, mais, au contraire, de les conjuguer à une forme de subjectivité irréductible qui est celle de l'imaginaire de la langue.

Si l'on comprend, avec Marie-Louise Moreau, l'imaginaire linguistique comme « l'étude des *représentations subjectives* (des *mentalités*) » (1997 : 166) sur la langue, nous pouvons légitimement nous demander quelle est la part active de ces « représentations subjectives » dans le discours linguistique. Le cadre théorique suffit-il à évincer ces représentations qui sont elles-mêmes en parties informées par le langage, comme l'a explicité Edgar Morin dans le tome 3 de sa *Méthode* :

> toute représentation est accompagnée, explicitement ou implicitement, de mots et d'idées, qui à leur tour exercent sur elle leurs analyses et leurs synthèses. Ainsi la représentation est connaissante, connaissable, analysable, descriptive par un esprit-sujet qui, de plus, en échangeant ses informations et descriptions avec d'autres esprits-sujets, peut mieux objectiver et enrichir sa perception, et, dans ce sens, vérifier sa connaissance du monde extérieur. (Morin 1986 : 106)

Les représentations, comme moyen de « connaissance du monde extérieur » – relevant de la connaissance « spontanée », traditionnellement opposée à la connaissance

« scientifique » – contribuent donc à une construction sociale de la réalité. Dès lors, il convient d'interroger ce qu'est la « réalité » de la théorie linguistique. Le réel de la langue peut-il s'appréhender en dehors d'un imaginaire, de ces représentations ? La subjectivité peut-elle être une causalité dans l'élaboration d'une théorie linguistique ? Nous pensons que oui, et entendons analyser les images disséminées dans l'œuvre de Benveniste à la lumière de la théorie de l'imaginaire linguistique pensé comme

> rapport du sujet à la langue, la sienne et celle de la communauté qui l'intègre comme sujet parlant-sujet social ou dans laquelle il désire être intégré, par laquelle il désire être identifié par et dans sa parole ; rapport énonçable en termes d'images, participant des représentations sociales et subjectives, autrement dit d'une part des idéologies (versant social) et d'autre part des imaginaires (versant plus subjectif). (Houdebine [1979] 2002 : 10)

Nous entendons donc chercher les traces des représentations qui donnent corps à la linguistique benvenistienne ; si, dans l'un des essais qui composent son *Périple structural*, Jean-Claude Milner ([2002[1]] 2008) a déjà établi la façon dont l'imaginaire politique de Benveniste, via un engagement marxiste, était à l'œuvre dans ses écrits, il nous semble que cet imaginaire politique se double d'un imaginaire culturel nourri de références littéraires qui ancrent résolument la théorie benvenistienne dans un champ épistémique donné. Notre étude se veut donc une façon de poser la question des représentations investies dans une théorie, donc celle de la présence de la langue et de la société dans la théorie.

2 Benveniste après la révolution

Se pencher sur les mots des linguistes pour déterminer les fondements de leurs représentations, pour appréhender la façon dont est constitué le « corps imaginaire » de leur langue, c'est avant tout considérer ces mots « dans la puissance de leur signifiant, et non uniquement comme des concepts bâtissant une théorie » (Provenzano 2014). C'est-à-dire que le mot structure les représentations du sujet et peut révéler différentes strates signifiantes qui vont cristalliser un imaginaire. C'est donc la mise au jour de ces mots particuliers, révélateurs d'un imaginaire culturel à lire entre les lignes, que nous tentons, après que Provenzano a montré la marche à suivre.[3] En effet, si ce dernier a bien établi l'arrière-plan intellectuel qui a présidé à l'émergence de la théorie de l'énonciation de Benveniste, le travail reste à mener pour d'autres versants de ses travaux : « dans l'histoire des idées linguistiques, le tournant des années 1960-1970 est marqué en France par le paradigme structuraliste saussurien, indexé [...] sur la théorie marxiste pour servir une critique de l'ordre social bourgeois. » (Provenzano 2014) Julia Kristeva analyse la situation en des termes similaires :

> à l'époque où Benveniste donnait ses *Dernières leçons*, l'idée selon laquelle le langage détermine les humains d'une autre façon et plus profondément que ne le font les rapports sociaux commençait à devenir une pensée dangereuse : une véritable révolte contre les conventions, l'« ordre établi », l'« État policier », le marxisme doctrinaire et les régimes communistes. Á Varsovie, en Italie, en Tchécoslovaquie, dans les républiques baltes alors soviétiques et ailleurs, la *sémiologie* était synonyme de liberté de penser. (Kristeva 2012 : 33-34)

Mais cette critique de l'ordre social bourgeois avait commencé, dans les milieux intellectuels et artistiques, bien avant les années 1960, et Benveniste en savait quelque

chose, lui qui a apposé sa signature à plusieurs tracts collectifs à caractère contestataire. Si Benveniste n'hésite pas associer sa voix aux revendications anticolonialistes et libertaires de l'époque, il convient de se demander si ses écrits portent trace de cette vision du monde. Ce qui nous intéresse c'est, d'un point de vue épistémologique, la façon dont cela jette un éclairage sur l'imprégnation d'une théorie, et la façon dont cela permet de tisser des liens, parfois ténus, parfois robustes, avec un environnement intellectuel aux ramifications variées.

L'histoire des accointances communistes de Benveniste est connue[4] : aux côtés de nombreux autres intellectuels, Benveniste signe, entre juillet et octobre 1925, trois déclarations résolument opposées à la guerre du Rif : « Les travailleurs intellectuels aux côtés du prolétariat contre la guerre du Maroc » le 2 juillet 1925, « La révolution d'abord et toujours ! » le 21 septembre 1925, et un appel « Aux soldats et aux marins » le 16 octobre de la même année. Ces déclarations sont publiées dans *L'Humanité*[5], et la deuxième paraît également dans le numéro 5 de *La Révolution surréaliste,* avec les signatures non seulement des surréalistes, mais aussi des membres de Clarté, Correspondance, Philosophies. Ainsi le jeune agrégé de lettres se fait un nom et une place parmi les militants communistes et anticolonialistes de l'époque, qui affirment, dans la veine surréaliste :

> [n]ous sommes la révolte de l'esprit ; nous considérons la Révolution sanglante comme la vengeance inéluctable de l'esprit humilié par vos œuvres. Nous ne sommes pas des utopistes : cette Révolution nous ne la concevons que sous sa forme sociale. S'il existe quelque part des hommes qui aient vu se dresser contre eux une coalition telle qu'il n'y ait personne qui ne les réprouve (traîtres à tout ce qui n'est pas la Liberté, insoumis de toutes sortes, prisonniers de droit commun), qu'ils n'oublient pas que l'idée de Révolution est la sauvegarde la meilleure et la plus efficace de l'individu. (« La Révolution d'abord et toujours ! », *La Révolution Surréaliste*, n° 5, 15 octobre 1925, p. 34)

Mais de cette période de proximité avec les surréalistes, il ne soufflera mot. En 1926, récemment naturalisé français, il est envoyé pour son service militaire précisément au Maroc[6], où, selon Milner (2008 : 122) il aurait été inquiété à cause de ses activités politiques.[7] Ces dernières cessent rapidement, ainsi que ses fréquentations surréalistes, il succède à Antoine Meillet à la chaire de grammaire comparée de l'EPHE, et le reste ne sera que linguistique. Kristeva a relaté à de nombreuses reprises la façon dont Benveniste lui a répondu, lorsqu'elle l'a interrogé sur ses fréquentations surréalistes, en 1968 :

> « Monsieur, quelle joie de découvrir votre nom parmi les signataires d'un Manifeste surréaliste.
>
> - Fâcheuse coïncidence, Madame. »
>
> Le sourire avait disparu, un regard vide et froid me cloua au plancher, et je m'effondrai de honte devant le groupe de congressistes qui nous entourait. Quelques heures plus tard et sans témoins, le Professeur me chuchota à l'oreille : « Bien sûr que c'est moi, mais il ne faut pas le dire. Voyez-vous, maintenant je suis au Collège de France. » (Kristeva 2012 : 36)

Il y aurait donc rupture, dans les dires de Benveniste, entre un engagement « de jeunesse » et le reste d'une carrière qui s'affirme dans la neutralité qui sied aux convenances institutionnelles. Mais Milner et Provenzano ont montré comment l'imaginaire politique de la théorie de l'énonciation jouait contre cette apparente neutralité. Un autre élément, d'apparence anecdotique, témoigne de cette dualité à l'œuvre dans la

théorie benvenistienne : l'ordonnancement du *Vocabulaire*. En effet, si le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, dernier ouvrage dont Benveniste a pu suivre l'histoire éditoriale jusqu'à la publication, en 1969, ne fait pas partie dans son intégralité du corpus concomitant à son engagement politique, il nous semble cependant révélateur des enjeux soulevés par cette question de l'imaginaire politique. C'est notamment son ordonnancement qui, dans cette optique, a posé questions et problèmes : le *Vocabulaire* se compose de cinquante-quatre petits « chapitres » distribués en six « livres » pour deux volumes : « Économie, parenté, société » et « Pouvoir, droit, religion ». Seul le premier « Livre » (« l'économie ») comporte des sections (« bétail et richesse », « donner et prendre », « l'achat », « les obligations économiques »), alors que les autres (« Le vocabulaire de la parenté », « Les statuts sociaux » et « La royauté et ses privilèges », « le droit », « la religion ») se déploient sans hiérarchisations ultérieures.

Le plan de l'ouvrage consiste à commencer par l'économie, pour aborder ensuite le système de la parenté (au contact du biologique au social), puis les différenciations sociales proprement dites, puis la sphère du politique, et on termine par le droit et la religion : bref, on n'échappe qu'avec difficulté à l'impression qu'un tel agencement du contenu fasse allusion à une raison empreinte de matérialisme historique : les infrastructures d'abord (économie, société), ensuite, les superstructures par excellence (politique, droit, religion).

Mais il faut ajouter qu'une telle interprétation de la disposition des arguments du *Vocabulaire* n'est pas reçue par certains des exégètes les plus attentifs, comme Charles Malamoud :

> Il faut immédiatement corriger cette impression [que le plan du *Vocabulaire* soit dressé en conformité aux prescriptions du matérialisme historique] : la succession des chapitres n'instaure ni causalité ni hiérarchie entre les faits qui y sont étudiés. Du reste il faut y insister, car la distinction, dans ce livre même, est parfois fuyante, les faits dont il est question ici sont des notions, et les vocables qui les nomment. Dès lors que nous sommes dans le domaine des représentations, il est impossible d'isoler l'économique ou de lui assigner le rôle d'instance ultime. (Malamoud 1971 : 658)

Ajoutons qu'un autre commentateur averti de Benveniste, Paolo Fabbri, partage le point de vue de Malamoud.[8] Et ajoutons encore, que l'agencement des chapitres a été le résultat d'un grand travail en phase éditoriale, de sorte que l'on peut se demander qui en est l'auteur final.[9]

L'absence de consensus – et la vigueur de l'argumentation – ne font pas que mettre aux prises deux interprétations contradictoires : elles montrent que l'enjeu est de taille et qu'il ne concerne pas seulement l'homme Benveniste et ses engagements, mais que cela implique de manière profonde sa conception de la langue, et sa pratique théorique, par le biais des représentations. Finalement, Provenzano affirme « qu'à lire Benveniste par le biais d'un maillage intertextuel [tissé à partir du *Vocabulaire*, à travers les articles fondateurs de la théorie de l'énonciation, jusqu'aux brouillons manuscrits] on ne peut nier que sa théorisation de l'énonciation est traversée par un imaginaire politique qui, s'il ne s'identifie pas avec le marxisme, n'en opère pas moins à partir de certains de ses termes[10] ou de ses motifs, en une série de déplacements et de médiations qui donnent sa chair terminologique à la théorie linguistique. » (2014). Cette « chair terminologique » est précisément à même de rendre compte d'un arrière-plan intellectuel politiquement impliqué et impliquant. Si cette controverse est essentiellement le fait des critiques et commentateurs

de Benveniste, il nous semble que d'autres éléments substantiels de son œuvre révèlent plus spécifiquement certains éléments de son imaginaire linguistique, notamment dans les références ou influences littéraires.

3 Des influences littéraires : indices épars et « chair terminologique »

3.1 Benveniste et la langue surréaliste

Si Benveniste cherche à faire oublier sa signature sur un tract surréaliste, la question de la langue surréaliste, des explorations syntaxiques qu'elle a entrepris et de la façon dont elle interroge le système linguistique se pose pour ce qui est des influences du linguiste et de son imaginaire linguistique.

L'œuvre de linguistique générale de Benveniste ne laisse pas apparaître de référence directe au Surréalisme, il n'est pas fait mention d'auteurs, aucun exemple issu de ce corpus ne vient étayer de démonstration. Seuls deux indices trahissent une présence surréaliste chez le linguiste, qui ont trait à deux de ses grandes préoccupations : l'expression de la subjectivité et le rapport à l'inconscient.

Le premier indice est révélé par Aya Ono (2012), lors d'une étude génétique de « La blasphémie et l'euphémie » (1969b), article que Benveniste a préparé en 1966 pour un colloque consacré à « l'analyse du langage théologique : le nom de Dieu ». Ce sujet était peu fréquenté d'un point de vue linguistique, les sources de Benveniste étaient donc peu nombreuses pour cette étude, Ono relève, dans les notes préparatoires, seulement trois ouvrages théoriques[11], auxquels s'ajoutent trois ouvrages littéraires d'importance : *Rabelais and his world* (1965) de Mikhaïl Bakhtine (en anglais dans ses archives), *L'Érotisme* (1957) de Georges Bataille, et deux textes d'Antonin Artaud, la « Lettre contre la Cabbale » (1947) et « Le Surréalisme et la fin de l'ère chrétienne » (1945). La présence d'Artaud pour nourrir la réflexion linguistique sur le blasphème est intéressante, lui qui appelait instamment à ce que l'on : « se décide [...] à le [l'homme] mettre à nu pour lui gratter cet animalcule qui le démange mortellement, / dieu / et avec dieu / ses organes. »[12] Bien sûr l'article de Benveniste ne se transforme pas en pamphlet athée, et ne revêt pas les mêmes allures que les textes d'Artaud. Néanmoins, son explication introductive garde souvenir des problèmes soulevés par Artaud : « [o]n blasphème le *nom* de Dieu, car tout ce qu'on possède de Dieu est son *nom*. Par là seulement on peut l'atteindre, pour l'émouvoir ou pour le blesser : en prononçant son nom » (Benveniste 1969b : 255). Le fait que dieu ne puisse exister que parce qu'il est nommable (et nommé) complète la description que fait Artaud de ce qu'il n'est pas : « [s]i dieu est avant tout innumérable et insondable, qu'on cesse d'abord de le sonder et d'énumérer sans fin toutes les ombres de non-être de par lesquelles il est suivant la Cabbale en train de se retirer, sans retour ni recours possible, des ombres immédiates du créé. »[13] Le nom de dieu, qui rend possible son existence, rend également possible le blasphème, donc la négation même non pas de son existence, mais de son caractère sacré, donc de son identité. Ce phénomène, Benveniste l'évoque en des termes très proches de ceux couramment employés par les surréalistes, et notamment Artaud, notamment lorsqu'il explique que « [l]e besoin de transgresser l'interdit, profondément enfoui dans l'inconscient, trouve issue dans une jaculation brutale, arrachée par l'intensité du sentiment, et qui s'accomplit en bafouant le divin » (*op. cit*, p. 257).

Les mentions de la transgression, la violence, l'explosion, dans ce qu'elles peuvent servir une certaine expressivité nous paraissent constituer un apport direct de la fréquentation des idées surréalistes, d'autant plus qu'il apparaît que ces mentions sont atténuées – euphémisées – par rapport à ce que l'on peut lire dans les notes de travail, dans lesquelles « "expression" et "explosion" sont d'ailleurs utilisées comme synonymes et peuvent même se substituer sans risque de confusion » (Ono 2012 : 81). Aussi lit-on, dans ces notes, que

> [l]es exclamations, jurons, etc. sont la langue comme « expression », comme jaillissement, comme éruption, sous la poussée de l'impatience, de la fureur, de la surprise décontenancée, <de la déception sauvage,> de la consternation soudain réalisée. Nous avons ici moins une production qu'une explosion. C'est le premier caractère.
>
> Le second est la révélation que cette explosion est nourrie d'un feu très profond, qui brûle aux recès les plus cachés du subconscient. (BnF, Papiers Orientalistes, boîte 52, env. 213, f° 348, cité par Ono 2012 : 81)

Le « jaillissement » et l'« éruption » soulignés par Benveniste laissent donc la place, dans le texte publié, à la « jaculation », tandis que la « déception sauvage » devient une parole qui va « échapper » à la vigilance du sujet :

> [l]e juron est bien une parole qu'on "laisse échapper" sous la pression d'un sentiment brusque et violent, impatience, fureur, déconvenue. Mais cette parole n'est pas communicative, elle est seulement expressive, bien qu'elle ait un sens. (Benveniste 1969b : 256)

Le blasphème intéresse donc Benveniste en ce qu'il garde la structure d'un énoncé classique, mais qu'il déborde son cadre, en étant « seulement expressi[f] » ; c'est donc une pure expressivité contenue dans le discours, ce qu'il explique en impliquant les affects : « [n]ous abordons ici le domaine de l'expression émotionnelle, si peu exploré encore, qui a ses règles, sa syntaxe, son élocution » (*ibid.*), ou encore « [l]e juron lui a échappé, c'est une *décharge émotive*. Néanmoins, cette décharge se réalise en formules fixes, intelligibles et descriptibles. » (*ibid.*) Cette « décharge émotive » semble contenir tout ce qu'Artaud veut faire exister par la langue, et prendre en compte les regrets qu'exprimait Breton dans le *Second Manifeste* : « [o]n feint de ne pas trop s'apercevoir que le mécanisme logique de la phrase se montre à lui seul de plus en plus impuissant, chez l'homme, à déclencher la secousse émotive qui donne réellement quelque prix à sa vie. »[14]

L'attention portée au principe de libération par la parole et le vocabulaire qui le porte permettent ainsi à Benveniste d'allier ses recherches linguistiques et ses lectures surréalistes à celle d'Artaud en particulier. Il est d'ailleurs remarquable que ses notes de travail révèlent que l'article se fondait sur une volonté de comprendre la « syntaxe de l'émotivité. »[15] Cette réflexion sur la langue, Benveniste la mène en se confrontant à la façon dont Artaud conteste les lois de la langue. Aussi note-t-il dans ses brouillons :

> [i]l est peut-être intéressant de remarquer comment s'organise l'espace discursif – le « contexte » – qui donne lieu au blasphème. Le discours carnavalesque du Moyen Âge (les « jeux », les « farces », les « dits ») en porte témoignage. Contestation de Dieu et du discours chrétien, le carnaval comme système sémiotique (mise en scène, décentrement du sujet masqué et injurieux, symbolisme des masques et du décor, et surtout le langage) conteste en même temps les lois de la langue et de

> la signification. Même rapport anti-Dieu = anti-sujet = anti-grammaire chez Artaud. (BnF, Papiers Orientalistes, boîte 52, env. 213, f° 256, partie I, cité par Ono 2012 : 80).

Cette équation paradoxale – qui n'est pas sans évoquer l'affirmation nietzschéenne qui associe elle aussi la grammaire à Dieu – qui nie le sujet par le fait de nier Dieu, dont l'existence réside dans l'acte de sa nomination montre à nouveau la façon dont l'œuvre d'Artaud travaille le texte de Benveniste. Cela est d'autant plus remarquable lorsque Benveniste montre que le rapport superstitieux à la divinité et à la langue consomme l'identité du « nom » et de l'« être » : « [l]e nom de Dieu ne doit pas passer par la bouche, car l'acte de prononcer imprime une trace dans le monde, et le nom c'est l'être. Le nom de Dieu est l'être de Dieu. C'est la lettre de son nom qui fait son existence. »[16]

La parole qui fait exister l'être montre qu'il y a une action sur le monde qui passe par le corps du sujet parlant, et si la question du corps est évacuée pour dieu, elle entre en résonance avec l'insistance avec laquelle Artaud cherche les fondements et la consistance de son être dans les interstices béants entre son corps et sa langue : dans et par son corps se fait jour la quête d'une expression possible, et dans et par la langue, celle des différentes possibilités de nomination. Ce qu'il exprime ainsi dans « Le Surréalisme et la fin de l'ère chrétienne » [1945] :

> [j]e me demandais pourquoi j'étais là et ce que [c'était que] d'être là. […] Je me demande ce qui est moi, non pas moi au milieu de mon corps, car je sais que c'est moi qui suis moi dans ce corps et non un autre, et qu'il n'y a pas d'autre moi que le corps, ni dans mon corps, mais en quoi peut consister ce moi qui se sent ce qu'on appelle être, être un être parce que j'ai un corps ? (Artaud, *Œuvres,* Paris : Quarto Gallimard, 2004, p. 997).

L'opposition entre le fait d'être parce qu'on a un nom, ou d'être parce qu'on a un corps interroge fondamentalement la place et le rôle de la langue dans le mode d'être. Benveniste explique à plusieurs reprises que « le rôle du signe est de représenter, de prendre la place d'autre chose en l'évoquant à titre de substitut » (Benveniste 1969c : 51), cela ne résout pas la question d'Artaud mais montre que la situation n'est pas aporétique : dieu n'est que signe, signe sans corps, alors que l'être ne réside pas dans un signe, un signe est créé pour le désigner, mais l'évocation ne vaut pas existence. La corporéité parfois douloureuse pour Artaud garantit que le sujet n'est pas réductible à un signe. De cette béance du sujet, tiraillé entre un langage souvent malheureux auquel l'esprit ne se soumet pas, et un corps en souffrance naît une violence qui cherche une échappatoire dans une énonciation infra-linguistique qui a tout d'une énonciation pulsionnelle, qui se fait à l'encontre des normes langagières. On retrouve l'« anti-grammaire » évoquée, dans ces notes prises par Benveniste des deux textes d'Artaud cités ci-dessous, dans lesquels il interroge non pas les noms ni l'acte de nomination, mais les mots dans leur organisation grammaticale :

> C'est la grammaire qui a fait la plaie de toutes les soi-disant grandes idées de la civilisation et de la culture où l'homme se tient comme dans un carcan qui l'empêche d'avancer. (« Lettre contre la Kabbale »)
>
> Car les mots sont cacophonie et la grammaire les arrange mal, la grammaire qui a peur du mal parce qu'elle cherche toujours le bien, le bien être, quand le mal est la base de l'être, peste douleur de la cacophonie, fièvre malheur de la disharmonie, pustule eschare d'une polyphonie où l'être n'est bien que dans le mal de l'être, syphilis de

son infini. (« Le surréalisme et la fin de l'ère chrétienne ») (passages cités par Ono 2012 : 80)

Le fait que Benveniste fréquente ces positions radicales d'Artaud pour la rédaction de son article permettrait ainsi d'entendre l'idée du blasphème et du juron comme moment de langue qui échappe au sujet parlant, dans une perspective qui dépasse le simple usage linguistique et touche à la question essentielle de la subjectivité telle qu'elle est appréhendée par les surréalistes. Ces notes de travail et de lecture permettent donc de tracer une certaine filiation qui montre la façon dont Benveniste dialogue à distance avec Artaud, qui est aussi une façon de voir la théorie dialoguer avec la création littéraire, et de voir des idées propres à un air du temps se transformer dans une argumentation linguistique.

3.2 Un écho de la terminologie sartrienne ?

Au-delà de ces points de contacts et de rencontre, la question du passage des formes de culture rejoint celle, prégnante dans les travaux de Benveniste, de l'héritage des formes, et des possibilités d'interventions sur ces formes, dans une volonté de négociation du donné.

En cela, Benveniste affirme en la nuançant la filiation saussurienne ; si Ferdinand de Saussure affirmait que « à n'importe quelle époque et si haut que nous remontions, la langue apparaît toujours comme un héritage de l'époque précédente. [...] En fait, aucune société ne connaît et n'a jamais connu la langue autrement que comme un produit hérité des générations précédentes et à prendre tel quel » ([1916[1]] 1972 : 105), Benveniste, lui aussi, considère la langue dans la façon dont elle est reçue et dont elle marque, pour le sujet parlant, l'appartenance à une communauté, qui est entre autres celle d'une langue déjà-là. Telle est la dimension sociale de la langue, qu'affirme Benveniste à de nombreuses reprises, en ancrant le paradigme culturaliste : comme phénomène culturel, le système de la langue ne ressortit à rien de naturel. C'est précisément le point sur lequel Benveniste se distingue des thèses saussuriennes, en rejetant le concept de l'arbitraire du signe pour affirmer, à sa place, le caractère nécessaire du signe, qui fait que la langue s'impose, par héritage, aux sujets parlants.

Or dans l'affirmation de ce caractère nécessaire – qui rompt avec la terminologie d'usage – il nous semble pouvoir lire un indice témoignant du fait que l'imaginaire linguistique de Benveniste est marqué par des questions philosophiques contemporaines de ses travaux, notamment celles que développe Jean-Paul Sartre. En effet, si Martinowsky (2000) et Milner (2008) ont établi que dans son article « De la subjectivité dans le langage » Benveniste prenait en compte, notamment *via* la formule « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de l'être, le concept d'"égo" » (1958 : 259), l'essai de Sartre intitulé *La Transcendance de l'égo* (1936), il nous semble que le fait de préférer, un an après la publication de *La Nausée*, l'idée de *nécessité* à celle d'*arbitraire* peut faire référence à ce qui est donné à lire dans le roman philosophique de Sartre. Mettre à distance l'héritage saussurien sur la question de l'arbitraire n'est pas un acte anodin, et le fait que Benveniste le fasse avec le terme même par lequel Sartre développe la thèse de l'existence sans nulle nécessité nous semble être révélateur de l'imaginaire culturel à l'œuvre chez le linguiste.

La Nausée, parue en avril 1938, marqua dès sa parution le champ littéraire de l'époque. Sa réception fut remarquée, de nombreux comptes rendus de lecture, dont ceux de Nizan, Camus, accueillirent très favorablement l'ouvrage dans la presse.[17] À notre connaissance,

aucune preuve formelle ne vient établir le fait que Benveniste ait volontairement usé d'un vocabulaire sartrien, mais nous tenterons d'analyser la dialectique « nécessaire / contingent » à l'œuvre dans « Nature du signe linguistique » (1939), articulée sur la prise en compte de la réalité dans la compréhension du fonctionnement du signe comme référence culturelle implicite.[18]

Antoine Roquentin, le protagoniste, fait l'expérience physique et psychique de la nausée lorsqu'il se rend à l'évidence que l'existence est dépourvue de toute nécessité, et que tout ce qui existe aurait pu ne pas être, ou ne pas être sous cette forme : la contingence de l'existence bouscule la perception même de l'existence. C'est d'ailleurs à partir des mots que cette expérience prend corps chez lui :

> Les mots s'étaient évanouis et, avec eux, la signification des choses, leurs modes d'emploi, les faibles repères que les hommes ont tracés à leur surface. J'étais assis, un peu voûté, la tête basse, seul en face de cette masse noire et noueuse, entièrement brute et qui me faisait peur. Et puis j'ai eu cette illumination. Ça m'a coupé le souffle. Jamais, avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire "exister". (Sartre 1938)

Entre la signification du terme à sa compréhension se joue donc l'expérience philosophique :

> J'étais comme les autres, comme ceux qui se promènent au bord de la mer dans leurs habits de printemps. Je disais comme eux "la mer est verte ; ce point blanc là-haut, c'est une mouette", mais je ne sentais pas que ça existait, que la mouette était une "mouette-existante" ; à l'ordinaire, l'existence se cache. Elle est là, autour de nous, en nous, elle est nous, on ne peut pas dire deux mots sans parler d'elle et, finalement, on ne la touche pas. » (Sartre 1938)

Ainsi, chez Sartre, non seulement le mot ne fait pas exister la chose, mais l'acte de nomination, en désignant, ne fait pas sentir l'existence même des choses. Le mot participe en cela de la compréhension de la contingence de l'être, cette même contingence qui rend possible la réalisation d'actes gratuits comme ceux que les surréalistes préconisaient en 1928.

Or face à ce mot sartrien, le signe, lui, est présenté par Benveniste comme étant, précisément, nécessaire. C'est en réintroduisant, dans le lien du concept à l'image acoustique, la réalité comme troisième terme, occulté par Saussure, que Benveniste décale l'interprétation du signe vers son caractère non plus arbitraire mais nécessaire :

> On vient de voir que Saussure prend le signe linguistique comme constitué par un signifiant et un signifié. Or […] il entend par « signifié » le concept. […] Mais il assure, aussitôt après, que la nature du signe est arbitraire parce que il n'a avec le signifié "aucune attache naturelle dans la réalité". Il est clair que le raisonnement est faussé par le recours inconscient et subreptice à un troisième terme, qui n'était pas compris dans la définition initiale. Ce troisième terme est la chose même, la réalité. (Benveniste 1939 : 50).

En révélant ce troisième terme, dont la présence, selon Benveniste, modifie l'interprétation du signe, il distingue entre « forme » et « substance », pour n'appliquer à la catégorie de

l'arbitraire que ce qui relève de la substance, et faire de l'étude de la forme le champ même de la linguistique.

C'est en cela que l'opposition développée par Benveniste va être signifiante : « Entre le signifiant et le signifié, le lien n'est pas arbitraire ; au contraire, il est *nécessaire*. » (*op. cit.,* p. 51) Les deux termes, *arbitraire* et *nécessaire*, vont donc recouvrir deux champs d'application distincts : « on peut délimiter la zone de l'"arbitraire". Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre. En ce sens, et en ce sens seulement il est permis de parler de contingence. » (*op. cit.*, p. 52) Mais cela ne rend pas compte de la spécificité du signe, et c'est à nouveau à partir de la distinction *forme* (nécessaire) / *substance* (contingente), que Benveniste va intégrer la nécessité à l'analyse du signe linguistique :

> puisqu'il faut faire abstraction de la convenance du signe à la réalité, à plus forte raison doit-on ne considérer la valeur que comme un attribut de la forme, non de la substance. Dès lors, dire que les valeurs sont "relatives" signifie qu'elles sont relatives les unes aux autres. Or n'est-ce pas là justement la preuve de leur nécessité ? (*op. cit.*, p. 54)

Benveniste souligne en quoi ce changement terminologique est révélateur d'un changement de paradigme :

> une pareille anomalie dans le raisonnement si serré de Saussure ne me paraît pas imputable à un relâchement de son attention critique. J'y verrai plutôt un trait distinctif de la pensée historique et relativiste de la fin du XIXe siècle, une démarche habituelle à cette forme de la réflexion philosophique qu'est l'intelligence comparative. On observe chez les différents peuples les réactions que suscite un même phénomène : l'infinie diversité des attitudes et des jugements amène à considérer que rien apparemment n'est nécessaire. De l'universelle dissemblance, on conclut à l'universelle contingence. (*op. cit.*, p. 50-51)

Ainsi, nous observons comment certains termes véhiculent des significations qui lient intimement une précision théorique à un arrière-plan culturel qui témoigne d'un imaginaire de la langue, entre description méthodique et contacts culturels qui forment autant de brèches permettant d'inscrire une certaine subjectivité dans l'ordre du discours.

La question est bien celle des influences, de la circulation des idées et des concepts, comme on l'a vu avec le terme de nécessité, par lequel Benveniste retrouve l'héritage hégélien, et le fait jouer contre l'héritage saussurien. Ces termes-clés, parfois charnières, vont participer, sinon de ruptures épistémologiques, du moins de certains infléchissements paradigmatiques révélateurs des moments charnières dans la façon de penser la langue. L'imaginaire linguistique des linguistes joue donc sur certains termes qui fonctionnent comme points de contact qui sont autant de zones d'échanges et qui montrent bien la circulation des idées linguistiques et des pratiques d'écriture – même si, dans le passage d'une pensée à l'autre, l'appropriation peut entraîner déperdition ou déformation. Ces filiations se dévoilent donc par une communauté d'idées, de pensées, mais également parfois par un même vocabulaire, de mêmes métaphores, reprises de part et d'autre des traditions lexicales, des idiolectes disciplinaires et des inspirations particulières.

Références bibliographiques

Bader, F. (1999). Une anamnèse littéraire d'E. Benveniste. *Incontri linguistici, 22*, p. 11-56

Bader, F., Lazard, G., Lejeune, M. (1979). Emile Benveniste (1902-1976). *École Pratique des Hautes Études, IVe Section, Annuaire 1977-1978*, p. 51-77

Badir, S., Polis, S., Provenzano, F. (2013). Dénommer. Regards rhétoriques sur la terminologie linguistique. Disponible en ligne : URL : http://hdl.handle.net/2268/170121

Benveniste, É. (1939). Nature du signe linguistique. *Acta Linguistica, 1,* p. 23-29 (repris dans Benveniste 1966 : 49-55 dont on utilise la pagination)

Benveniste, É. (1958). De la subjectivité dans le langage. *Journal de Psychologie Normale et Pathologique, 55*, p. 257-265 (repris dans Benveniste 1966 : 258-266 dont on utilise la pagination)

Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »)

Benveniste, É. (1968). Structuralisme et Linguistique. Entretien de P. Daix avec É. Benveniste. *Les Lettres françaises, 1242* (24-30 juillet), p. 10-13 (repris dans Benveniste 1974 : 11-28 dont on utilise la pagination)

Benveniste, É. (1969a). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. 1 : *Économie, parenté, société*. 2 : *Pouvoir, droit, religion.* Paris : Éditions de Minuit (« le sens commun »)

Benveniste, É. (1969b). « La blasphémie et l'euphémie ». *Archivio di filosofia* (« L'analyse du langage théologique. Le nom de Dieu »), p. 71-73 (repris dans Benveniste 1974 : 54-57 dont on utilise la pagination)

Benveniste, É. (1969c). Sémiologie de la langue. *Semiotica, 1*, p. 1-12, *2*, p. 127-135 (repris dans Benveniste 1974 : 43-66 dont on utilise la pagination)

Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »)

Benveniste, É. (2009). *Essere di parola. Semantica, soggettività, cultura*. Nouvelle traduction italienne d'un choix d'articles de Benveniste (1966 ; 1974) éd. par P. Fabbri, Milano : Bruno Mondadori (« Sintesi »)

Benveniste, É. (2012). *Dernières leçons. Collège de France 1968-1969*. Éd. par J.-Cl. Coquet & I. Fenoglio. Paris : EHESS, Gallimard, Seuil (« Hautes Etudes »)

Brunet, É. (2012). Les papiers d'Émile Benveniste. Benveniste (2012 : 175-180)

Chevalier, J.-Cl. & Encrevé, P. (éds.) (2006). *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva - Essai de dramaturgie épistémologique*. Lyon : ENS Editions (« Langages »)

Fenoglio, I. (2016). Le prénom et ses marges, d'Ezra à Émile. I. Fenoglio, J.-Cl. Coquet, J. Kristeva, Ch. Malamoud, P. Quignard, *Autour d'Émile Benveniste. Sur l'écriture*. Paris : Seuil (« Fiction & Cie »), p. 327-376

Houdebine[-Gravaud], A.-M. (1979). *La variété et la dynamique d'un français régional (Poitou). Etudes phonologiques. Analyses des facteurs de variation à partir d'enquêtes à grande échelle dans le Département de la Vienne (Poitou)*. Thèse de doctorat d'État, sous la direction d'André Martinet, 3 vol., Paris V

Houdebine, A.-M. (2002). L'Imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et un point de vue théorique. *L'Imaginaire linguistique*. Éd. par A.-M. Houdebine, Paris : L'Harmattan (« Langue & Parole »), p. 9-18

Kristeva, J. (2012). Émile Benveniste, un linguiste qui ne dit ni ne cache, mais signifie. Préface à Benveniste (2012 : 13-40)

Malamoud, Ch. (1971). L'œuvre d'Émile Benveniste : une analyse linguistique des institutions indo-européennes. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, *26e année, N. 3-4*, p. 653-663

Martinowsky, G. (2000). De l'objectivité dans le langage. *Perceptions et réalisations du moi*, éd. par Mounir Laouyen, Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal (« Les cahiers de recherches du CRLMC »), p. 115-136.

Milner, J.-Cl. (2008). Benveniste II. Ibat obscurus [2002]. *Le périple structural. Figures et paradigmes.* Nouvelle éd. revue et augmentée. Paris : Editions Verdier (« Verdier poche : philosophie »), p. 121-158 [Paris : Seuil 2002[1]]

Moreau, M.-L. (1997) (éd.). *Sociolinguistique. Les concepts de base*. Sprimont : Mardaga

Morin, E. (1986). *La Méthode. 3. La connaissance de la connaissance.* Paris : Seuil

Ono, A. (2012). « Le nom c'est l'être ». Les notes préparatoires d'Émile Benveniste à « La blasphémie et l'euphémie ». *Genesis, 35* (« Le geste linguistique », dir. par I. Fenoglio), p. 77-86. Disponible en ligne : URL : http://journals.openedition.org/genesis/1047

Puech, Ch. (2003). L'arbitraire du signe comme « méta-débat » linguistique. *Cahiers de linguistique analogique*, *1* (« Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique »), p. 155-171

Provenzano, F. (2014). L'imaginaire politique de la théorie de l'énonciation. *Langage et société, 147/1*, p. 133-150. Disponible en ligne : DOI : 10.3917/ls.147.0133. URL : https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe- 2014-1-page-133.htm

Rastier, F. (1998). Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage. *Langages, 129*, p. 97-111

Redard, G. (2012). Bio-bibliographie d'Émile Benveniste. Benveniste (2012 : 151-174)

Sartre, J.-P. (1936). La transcendance de l'égo. Esquisse d'une description phénoménologique. *Recherches philosophiques, 6,* p. 85-124 [éd. S. Le Bon de Beauvoir, Paris : J. Vrin 1965, 1978, 1992]

Sartre, J.-P. (1938). *La nausée*. Paris : Gallimard (« Soleil, 50 ») [J.-P. Sartre, *Œuvres romanesques*. Éd. établie par M. Contat et M. Rybalka avec la collaboration de G. Idt et de G.H. Bauer. Nouvelle éd., Paris : Gallimard, 1991 (« Bibliothèque de la Pléiade »)]

Saussure, F. de (1972). *Cours de linguistique générale* [1916]. Publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d'A. Riedlinger. Édition critique préparée par T. De Mauro. Paris : Payot

Spang-Hanssen, H. (1954), *Recent theories on the nature of the language sign*, Copenhague : Nordisk Sprog-og Kulturforlag (« Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, 9 »)

[1] Rastier (1998).
[2] Houdebine (2002).
[3] Le travail de Provenzano s'insère dans le cadre d'un programme de recherche mené par le collectif LTTR13 (Université de Liège), visant à éclairer la genèse et la carrière de quelques termes pilotes de la discipline linguistique récente en se proposant « d'englober sous l'étiquette d' "imaginaire d'un terme" tout ce qui, parallèlement à son usage théorique, a

trait aux valeurs connotatives ou rhétoriques (argumentatives, esthétiques, éthiques, sociologiques) qui peuvent aider à son émergence et à sa reconnaissance » (Provenzano 2014) ou, nous ajoutons, à sa chute en disgrâce. Voir Badir, Polis, Provenzano (2013) pour une présentation de cette approche.

[4] Bader (1999), Milner (2008) ; v. aussi Bader, Lazard, Lejeune (1979) et Kristeva (2012). Le compte-rendu biographique le plus complet est aujourd'hui celui de G. Redard (2012), auquel on peut désormais ajouter avec profit Fenoglio (2016).

[5] Les numéros du « journal socialiste » de 1904 à 1939, et d'une partie de l'année 1944, sont disponibles en libre accès sur gallica.bnf.fr

[6] La guerre du Rif se termine en mai 1926.

[7] Milner évoque également le fait que ce serait Benveniste qui se cacherait derrière André Simon, le personnage de *La Conspiration*, de Nizan (1938). En effet, Benveniste aurait été emprisonné pour violation de secrets militaires et c'est cette circonstance qui aurait occasionné le volume *Étrennes de linguistique offertes par quelques amis à Emile Benveniste* (Paris : Paul Geuthner 1928) offert par ses camarades linguistes, hommage qui aurait été préparé à l'insu de Benveniste notamment « pour son retour du service militaire » (selon les témoignages de Claudine Normand et Mohammed Djafar Moïnfar). Tel hommage n'aurait pas servi seulement de signe d'amitié et d'appui à un jeune linguiste (comme diverses sources le relatent), mais – si on veut suivre une autre rumeur – il s'agissait d'un geste fait « [p]our défendre une jeune recrue volontiers anarchiste […] des autorités militaires » (Chevalier & Encrevé 2006 : 19).

[8] V. l'introduction à Benveniste (2009 : XI).

[9] Les traces d'au moins trois campagnes de réécriture et de réagencement général du plan de l'ouvrage (ainsi que de trois mains différentes) sont visibles dans les deux tapuscrits définitifs du *Vocabulaire* (BnF, Papiers Orientalistes, boîte 30 et 73). Un passage en revue du fonds Benveniste de la BnF est donné par Brunet (2012).

[10] Nous pouvons par exemple penser à l'emploi du terme « dialectique » dans le *Vocabulaire.* Ce terme, fortement enraciné dans l'imaginaire marxiste, est employé à plusieurs reprises. Or, selon Milner « [n]i le mot, ni l'adjectif en ce temps lointains n'appartenaient à la langue d'usage ; ils n'étaient pas admis à l'Université que dans les écrits techniques des philosophes, ou, hors de l'Université, dans le contexte de la mouvance marxiste » (2008 : 126). Chez Benveniste, il apparaît à la fois de manière neutre, sans connotation, comme dans le chapitre consacré à « l'esclave et l'étranger » : « C'est toujours parce que celui qui est né au dehors est *a priori* un ennemi, qu'un engagement mutuel est nécessaire pour établir […] des relations d'hospitalité qui ne seraient pas concevables à l'intérieur même de la communauté. Cette dialectique "ami-ennemi", nous l'avons vu, joue déjà dans la notion de *philos*… » (1969a : 361 [*I*, Livre 3. Chapitre 5. L'esclave et l'étranger]), ou dans une oppositivité qui marque une progression, comme dans le chapitre consacré au sacré, où il est question de la « dialectique des valeurs » : « Nous constaterons en effet que la valeur religieuse d'un terme n'est souvent perceptible que dans une langue. Il importe alors de rechercher dans quelle mesure elle est une survivance, dans quelle mesure elle constitue un développement nouveau ; est c'est précisément dans cette différenciation et cette dialectique des valeurs que réside l'intérêt de cette recherche » (*op. cit.*, p. 180 [*II,* Livre 3. La religion ; Chapitre 1. Le sacré]).

[11] Wilhelm Havers, *Neuere Literatur zum Sprachtabu*, Wien : R. M. Rohrer, 1946 ; Louis Brun-Laloire, « Interdiction, langage et parole », *Revue de philologie française*, *42* (1930) ; Nora Galli de Paratesi, *Semantica dell'eufemismo*, Torino : Giappichelli, 1964.

[12] Antonin Artaud, *Pour en finir avec le jugement de dieu* [1948], *Œuvres,* Paris : Quarto Gallimard, 2004, p. 1654.

[13] Antonin Artaud, « Lettre contre la Cabbale » [4 juin 1947], *Œuvres,* Paris : Quarto Gallimard, 2004, p. 1524.

[14] André Breton, *Second manifeste du Surréalisme* [1930], *Œuvres complètes,* t. I, Paris : Gallimard, 1988, p. 802.
[15] BnF, Papiers Orientalistes, boîte 52, env. 213, f° 305, cité par Ono (2012 : 79).
[16] BnF, Papiers Orientalistes, boîte 52, env. 213, f° 282, cité par Ono (*op. cit.*, p. 83).
[17] Voir le dossier de presse recueilli par Michel Contat et Michel Rybalka dans les *Œuvres romanesques* de Sartre, nouvelle éd., Paris : Gallimard, 1991, p. 1701-1711.
[18] L'article sur la « Nature du signe linguistique », paru dans le premier numéro d'*Acta Linguistica*, a été le responsable de la « réactivation » (Puech 2003) du débat sur le « premier principe » de la linguistique saussurienne. Ce débat, qui prend vigueur tout de suite sur les pages de la même revue – avec interventions d'E. Buyssens, E. Lerch, E. Pichon et de l'entière Ecole de Genève en forces (v. Spang-Hanssen 1954) –, a influencé de manière déterminante non seulement les études saussuriennes, mais le façonnement du courant structuraliste dans les sciences humaines tout entier. V. les remarques de De Mauro (Saussure 1972 : 442-443) pour une première présentation de l'articulation de la question.